Bibliothèque anarchiste

E. G.
À bas les fétiches
19 mars 1882

extrait le 11 novembre 2026 d'*Archives autonomies*, tiré du n°6 du *Droit social*
Le Droit social, publié à Lyon de février à juillet 1882, est le deuxième journal anarchiste de l'histoire de France.

bibliotheque-anarchiste.com

À bas les fétiches

E. G.

19 mars 1882

Il faut pourtant se décider à le dire tout haut, parce que c'est la vérité.

Cela effarouchera sans doute beaucoup de monde, cela renversera toutes les idées reçues, toutes les traditions établies, mais tant pis ! Des anarchistes-révolutionnaires n'en sont pas à regarder à un scandale de plus ou de moins.

Eh bien ! Victor Hugo nous em… bête !

Il est temps, plus que temps, de crever l'auréole menteuse dont le fétichisme des masses, soigneusement entretenu par la petite chapelle des joueurs de lyre, entoure cet insupportable bonhomme, en passe, ma parole ! de devenir Dieu, ni plus ni moins que Christ, moins, toutefois, le crucifiement. Il est temps, plus que temps, de déboulonner ce prestige usurpé, et de rabaisser l'idole à de plus justes proportions.

C'est énervant, à la fin, quand, par hasard, *le Maître* — comme l'appelle, sans rire, la basse-cour de valets de lettres qui gravite autour de LUI, — daigne laisser tomber une phrase sur la foule agenouillée, d'entendre remâcher partout, sur tous les tons : « C'est admirable ! C'est merveilleux ! C'est sublime ! »

On ne discute même plus, du moment qu'il écrit ou qu'il parle, fût-ce pour commander des chaussettes à son fournisseur ou pour réclamer des bons soins de sa gouvernante certain vase nocturne avec lequel le secrétaire du *Figaro* a fait, la semaine dernière, si singulièrement et si intimement connaissance, il est convenu qu'on doit tomber en extase..

Et, ce qu'il y a de pire, ce qui fait surtout la monstruosité de la chose, c'est que ce ne sont pas seulement les bourgeoisillons de la littérature et du journalisme qu'atteint cette sorte de trichinose hugolâtrique… Elle gagne jusqu'aux couches profondes du prolétariat… C'est une manière de religion, dont il est malaisé de retrouver les racines premières, mais dont il n'est que trop facile de constater les ravages.

Il n'est pas jusqu'aux socialistes-révolutionnaires eux-mêmes, dont bon nombre, dominés par la puissance du préjugé courant, ne se laissent aller à « suivre le monde ». Combien n'en trouvez-vous pas encore — des nôtres ! —

même de mettre à toutes les sauces l'esprit gaulois et la langue française ?

Vrai ! j'aime mieux les francs « gones » du *Carillon de Saint-Georges*…

Au moins, ceux-là n'ont pas de prétentions !

E. G.

qui, oublieux du passé et pris dans le tourbillon aveugle de cette adoration universelle, vous disent d'un ton pénétré : « C'est égal : quel prodigieux écrivain ! quel génie ! »

Eh bien ! moi, quand j'entends parler ainsi — et le bon Dieu de Hugo sait si je l'ai entendu souvent ! ça me met en rage.

Voyons, parlons sérieusement.

Laissons de côté la piteuse histoire du personnage !

Ne rappelons que pour mémoire ses dithyrambes vendéens et monarchiques, sa part de création avec Béranger — encore un mort à tuer — dans l'inexpiable légende napoléonnienne, ses bondieusarderies, son attitude en juin, où on le vit aux barricades, mais pas du côté des pauvres, ses insultes à la Commune vaincue, mal rachetées par une hospitalité réclamière donnée à quelques proscrits de choix.

Prenons-le simplement au point de vue littéraire.

Sans doute, il se trouve dans son œuvre plusieurs très belles pages, attestant que leur auteur n'est pas le premier venu. C'est un très grand poëte, un très grand écrivain ; soit ! Il excelle surtout incomparablement dans les calembourgs et les jeux de mots.

Mais la gloire n'est-elle point disproportionnée au mérite ? Est-ce une raison pour lui brûler tant d'encens, jusqu'à lui casser même l'encensoir sur le nez ? Est-ce que c'est une raison de se pâmer chaque fois qu'il ouvre la bouche, même pour dire une de ces bêtises, en même temps incompréhensibles et solennelles dont il a le secret ?

En voici un nouvel échantillon, que nous livrons — sans amertume — à l'appréciation froide de tous les citoyens à jeun, chez lesquels le culte du poète n'a pas encore remplacé le culte de la Vierge-Marie.

C'est à propos de la condamnation de dix compagnons nihilistes à la peine de mort.

Citons textuellement le morceau ; il en vaut la peine :

> Il se passe des faits d'une nouveauté étrange.
>
> Le despotisme et le nihilisme continuent leur guerre. Guerre effrontée du mal contre le mal : duel de ténèbres. Par moment, une explosion

déchire cette obscurité ; un instant de clarté apparaît, et il se fait un jour de nuit. C'est horrible. La civilisation doit intervenir.

À cette heure, voici ce qu'on voit : une obscurité illimitée ; au milieu de cette ombre, dix créatures humaines, dont deux femmes (deux femmes !) sont marquées pour la mort. Et dix autres sont données à la cave russe, la Sibérie.

Pourquoi ?

Pourquoi ce gibet ? Pourquoi ce cachot ?

Un groupe d'hommes s'est assemblé. Il s'est déclaré *haut tribunal*. Qui assistait à ses séances ? Personne. Pas de public ? Pas de public. Qui en rendait compte ? Personne. Pas de journaux ! Mais les accusés ? Ils n'y étaient pas. Mais qui parlait ? On l'ignore. Mais les avocats ? Il n'y avait pas d'avocats. Mais quel code citait-on ? Aucun. Sur quelle loi s'appuyait-on ? Sur toutes et sur aucune. Et qu'est-il sorti de là ?

Dix condamnés à mort. Et les autres ?

Que le gouvernement russe y prenne garde. Il est gouvernement régulier. Il n'a rien à craindre d'un gouvernement régulier ; rien à craindre d'une nation libre, rien à craindre d'une armée, rien à craindre d'un état légal, rien à craindre d'une puissance correcte, rien à craindre d'une force politique.

Il a tout à craindre du premier venu, d'un passant, d'une voix quelconque.

Grâce !

Une voix quelconque, c'est personne, c'est tout le monde, c'est l'immense anonyme. On entendra cette voix ; elle dira : Grâce ! Je crie grâce dans l'ombre. La grâce en bas, c'est la grâce en haut. Je demande grâce pour le peuple à l'empereur ; sinon, je demande à Dieu grâce pour l'empereur.

VICTOR HUGO.

Voilà !!!

Nous ne nous attarderons pas à faire le procès du ton éminemment réactionnaire de ce *factum* étrange, à propos duquel la presse multicolore a vidé ses méprisables réserves de bénédictions et de cantiques admiratifs. De la part du poète, rien ne nous étonne plus, pas même qu'il appelle les efforts héroïques des esclaves révoltés contre le plus odieux des despotismes « *la guerre* EFFRONTÉE (?) *du mal contre le mal* » ; pas même qu'il prenne sur lui de promettre à l'autocrate russe l'indulgence d'une « nation libre »…

Ils sont vraiment incurables, ceux qui n'ont pas encore, à ce point de vue là, jugé, comme il convient, le bonhomme.

Seulement, nous le demandons, que signifie, à quoi rime ce charabias ? Ce « jour » qui est de « nuit » cette « voix quelconque » qui est à la fois « personne » et « tout le monde » toute cette déclamation d'apocalypse, est-ce donc cela qu'on appelle du génie ?

Dites donc, compagnons de la Guillotière, si, vous ou moi, nous nous étions risqués à parler pareil argot dans une réunion publique ou à publier une lettre de cet acabit là dans le *Droit social*, quelles gorges chaudes n'eût-on pas faites !

Il est vrai qu'il se fût agi de simples prolétaires n'ayant pas eu pour père un général, ni pour mère une fille de chouans, tout bêtement gens utiles et vulgaires travailleurs, ne songeant guère à nous faire baiser les mains [1], ni à nous faire élever des statues, ni même à donner notre nom à des squares ou à des boulevards…

Même si nous étions avisés de jeter — dans un livre qui passe pour être sérieux l'*Année terrible* — à la face du général Trochu, ce monstrueux à peu près :

« Participe passé du verbe trop choir » comment eussiez-vous fait pour éviter les pommes cuites du parterre ?

Est-ce donc parce qu'il s'appelle Victor Hugo, que tout doit lui être permis, même de cracher sur nos martyrs,

1. Celui qui écrit ces lignes a vu, de ses yeux vu, M. Victor Hugo donner ses mains à baiser à ses visiteurs — 21 rue de Clichy — ni plus ni moins qu'un confesseur de nonnes…